

DOMINIQUE

Frédéric Jésus

De : boris.courbet@mondial.com

Envoyé : samedi 14 septembre 2019 à 18:44

À : helene.delatre@mondial.com

Objet : Bien arrivé !

Mon amour,

Envie de t'écrire à peine arrivé. Comme si on s'était quitté hier, ce qui est déjà loin d'être le cas, tu le sais comme moi. Bon, me voici donc tout juste arrivé sur les lieux de ma nouvelle mutation et ce que j'y ai fait en premier – non, en tout premier, j'ai testé la machine à café de ma chambre, avec la tentation de préparer deux tasses – ce que j'y ai fait juste après a été de connecter mon ordinateur pour pouvoir dès ce soir t'envoyer ce courriel. L'urgence des mots veut faire mine d'abolir les distances. Pur mirage de la technologie vu que – le sais-tu, Hélène chérie ? – nous sommes plus éloignés l'un de l'autre que nous ne l'avons jamais été jusqu'à présent. Moi, ici, à Lumel. Et toi à Flavy, si j'ai bien compris ce que tu m'as expliqué la dernière fois que je t'ai serrée dans mes bras, ce 1^{er} mai sous les slogans, les banderoles et les lacrymo, en fin de manif. Bref, 637 kilomètres nous séparent désormais, je tiens l'information du GPS de mon quatre-quatre de fonction. Autant de kilomètres qui me séparent aussi de Dominique. L'année dernière, nous n'étions qu'à 250 kilomètres, pourquoi toujours ces distances entre nous, et qui s'aggravent ?

Sais-tu ce que je fais à Lumel ? Je ne suis plus très certain de t'avoir dit quand et pourquoi je devais aller m'y installer pendant plusieurs mois. Ni même, pour commencer, d'avoir seulement essayé de t'en parler, tant j'ignore encore jusqu'à quel point tu approuves mon cœur de métier et la façon dont il bat. Alors voilà : je viens d'être nommé « chef de projet » pour faire à Lumel ce que tu sais que je sais faire : construire, ici ou là, des éoliennes. Ou plus exactement : superviser leur construction.

Mais cette fois-ci, c'est à grande échelle : il s'agit d'un programme de soixante éoliennes ! Rien que ça ! Un programme que les écolos locaux, puis régionaux puis nationaux ont fini par obtenir suite à cette fameuse « catastrophe de Lumel » dont tu as peut-être eu des échos par la presse, malgré les efforts de l'époque pour l'étouffer. En résumé, il s'est agi de l'explosion, il y a deux ans, suivie d'un long incendie électrique, d'une très importante centrale de stockage de données informatiques installée par les géants du secteur dans les proches parages de la ville. Je t'expliquerai cela dans le détail un autre jour, mon amour, car le détail est édifiant. Après quoi, les écolos se sont déclarés furax, à juste titre d'ailleurs : les conducteurs de tracteurs et de moissonneuses s'en sont mêlés et même quelques vaches, dont le lait tournait en sortie de trayeuse. Un documentaire est passé à 23h30 à la télé. Un emballement de bonne tenue s'en est suivi pour s'opposer au projet de reconstruction de la centrale à l'identique, voire à de pires projets encore. Associations, syndicats, élus locaux et j'en oublie, attisés par les écolos, ont exigé une réponse qui soit à la fois une réparation des dommages et une alternative radicale pour un autre avenir. Douze réunions plus tard

à la préfecture avec les représentants des industriels concernés, le consensus s'est arrêté sur l'implantation, dans un premier temps, d'un grand parc d'éoliennes réparties dans les vastes champs de maïs, de betteraves et de blés des alentours de Lumel. Sans expropriation, mais avec des loyers conséquents pour les exploitants agricoles.

Me voici donc posté ce soir, songeur et – pourquoi le cacher ? – un peu excité, face à ces étendues gagnées par le crépuscule naissant où beaucoup reste encore à faire avant d'y ériger « mes » toutes premières éoliennes. En fait, j'étais déjà venu explorer et préparer les lieux pendant la première semaine d'août, mais sans rien t'en dire : je te savais alors à la plage avec Dominique et je ne sais lesquels de tes amis habituels. J'ai mesuré à cette occasion tout ce qui m'attendait si j'acceptais de prendre ma part au contrat posé sur la table, à l'Hôtel de Ville, devant les représentants de toutes les parties prenantes, mais je l'ai accepté : soixante éoliennes ! J'aurais tant espéré que tu aies été nommée dans une école pas trop éloignée, mais je savais déjà que ce n'était pas le cas. Et que cela n'aurait pas dépendu de moi. Et pas même de toi, compte-tenu de la réputation que tu t'es forgée à l'Education nationale ! Voici le résultat : 637 kilomètres...

Arrivé ce jour à midi, j'ai aussitôt pris une chambre à la semaine à l'hôtel *Oasis* du coin, où je peux me faire monter boissons et plateaux repas. Mais ce soir je pense à Dominique et à toi, et je n'ai ni faim ni soif. Sauf de café. L'air est tiède, et ma fenêtre ouverte donne sur la petite zone industrielle dont Lumel avait commencé à se doter pour commencer à penser à autre chose qu'à ses tristes champs. Et qui s'était mise à profiter elle aussi – jusqu'à l'accident – des retombées de la centrale de données, à ses besoins de sous-traitance. Plus loin, j'aperçois des rouleaux de foin emballés et cerclés, oubliés dans les pâturages. Sur les coteaux au loin les vignes prospèrent. Ici et là, les bosquets attendent l'automne. Et la poussée brutale, dès l'hiver, d'une forêt de pylônes.

Que te dire de plus ? Que j'écoute sur mon téléphone un vieux CD de Pink Floyd ? Que c'est « *Another brick in the wall* » qui passe à l'instant ? Bon sang, je n'étais même pas né quand cette musique est sortie ! Ils chantent « *Hey ! Teachers! Leave them kids alone* ». Bon, raté, j'ai été un très bon, un trop bon élève, souvent *alone*, jusqu'à devenir bâtisseur d'éoliennes sans très bien comprendre pourquoi ni comment. Mais ces *teachers* me ramènent surtout à toi, qui viens donc d'être mutée si loin de moi. Dis-moi vite ta nouvelle école, ta nouvelle classe ? Où loges-tu ? Comment te sens-tu en ces premiers jours à Flavy ? Je sais que tu as l'habitude des mutations. Mais je pense à toi, je pense à nous. A nous trois, aussi. Parle-moi aussi de Dominique.

Le Floyd est déjà passé à la chanson suivante : « *Together we stand, divided we fall* » ; et je ne peux qu'approuver. Nous retrouver enfin, imposer les couleurs de notre amour à toutes les grisailles de nos réalités. Dis-moi, Hélène chérie, les couleurs que tu concoctes.

Je t'embrasse tendrement et, à vrai dire, goulument,

Boris

De : helene.delattre@mondial.com

Envoyé : dimanche 15 septembre 2019 à 14:31

À : boris.courbet@mondial.com

Objet : Re : Bien arrivé !

Hello Bobo le goulu !

Magique ! A peine je viens d'installer Dominique dans la pénombre pour sa sieste du dimanche qu'aussitôt après je te lis me parlant de couleurs ! Sais-tu ? Il pleut depuis ce matin à Flavy, mais voici qu'est venu tout à l'heure un rayon de soleil et, avec lui, un double arc-en-ciel. Je n'ai que l'embarras du choix, je les prends toutes – les couleurs – et même en double exemplaire. Mais après ? J'ai ouvert la fenêtre pour te répondre. Ce n'est pas pour accélérer la transmission de mon message, même si je t'expédierais bien à la vitesse de la lumière un peu de jaune et de mauve, je sens que tu en as un besoin urgent. C'est surtout pour que l'odeur du joint se dissipe au plus vite. Je loge au rez-de-chaussée de la petite maison de fonction qui jouxte l'école, la gardienne occupe un studio au premier étage, et je tiens à être en paix, au moins sur ce point, avec mon voisinage. Je ne veux pas fréquenter trop de flics tout de suite, tu me connais, les uniformes et les blouses, je préfère les savoir à distance, au fond des vestiaires. Bref, je viens de finir de préparer mes cours pour la semaine. Seconde semaine, après celle de la rentrée et la découverte toujours émouvante, toujours éprouvante, de la bande de petits monstres qui m'a été attribuée pour l'année scolaire. J'ai quand même pris le temps, mercredi dernier, de draguer le – seul et unique – libraire de Flavy. Un beau gosse, bronzé à souhait, qui doit passer ce soir pour m'amener un recueil de poésie latino-américaine et boire un verre, une fois que Dominique sera au lit, histoire lue, veilleuse branchée, verre d'eau posé sur la table de chevet, bisou donné, etc.

Je veux te répondre sur les couleurs que je « concocte », car je te lis, mais oui mon chéri, je te lis. Eh bien, toutes les couleurs de passage sont à saisir, et de toute façon... – tiens, à propos, je vais mettre un CD, moi aussi, un du temps de nos parents, lui aussi : *Berlin*, de Lou Reed, et ce morceau en particulier, « *The kids* », tu sais : « *they're taking her children away / because they said she was not a good mother* ». De toute façon, donc, ce qui va dominer ici, comme d'habitude, ce sera l'ambiance sépia social, avec circulaire de rentrée, rapport écrit à la hiérarchie dès que ça bougera un peu trop et protocole d'évaluation continue du pire. Il n'y aura rien de plus excitant, de nouveau, que d'être peu à peu prise pour une mère indigne, une « *not a good mother* », quand on est l'institut' du quartier ! Trop drôle de voir alors comment les parents ne savent pas s'y prendre pour te parler ! Quand ils te parlent... Ils craignent qu'au moindre dérapage de leur part je me mette à leur parler de leurs fichus mômes. Or ces pauvres et braves gens préfèrent ne pas. Alors ils l'écrasent, et moi aussi, et en général tout va bien entre nous, les experts du dérapage partagé et bien peu contrôlé, les solidaires possibles de l'infamie, mais qui n'osent pas s'avouer à quel point ils vont le devenir. Ce n'est pas par hasard qu'on case leurs progénitures dans des classes comme les miennes. Tout le monde finit donc par se tenir à carreau – on ne se cogne que rarement entre adultes, bien plus souvent entre progénitures. Ça s'est passé ainsi les années précédentes, dans toutes ces écoles où l'administration s'obstine à me nommer, et il en sera de même ici.

Mais de ces gosses, je peux t'en parler. Quand je te dis que toutes les couleurs de passage sont à saisir, je pense à eux. A leurs bonnes joues rouges posées comme des pommes sur le *patchwork* des

polaires râpées de leurs aînés, quand ils franchissent le portail de l'école en trombe ou en trainant les semelles. Et surtout aux feux d'artifice de certains de leurs jeux, quand ils se jettent à corps perdu dans l'espace-temps de la « récré ». Ceux de ma classe me font craquer, ils tous plus adorables et plus diaboliques les uns que les autres. Et pourtant ! Ils ont huit-neuf ans, âge de la banalité, mais plus du tiers d'entre eux – plus d'entre eux que d'entre elles, d'ailleurs – sont déjà dopés aux amphétamines. Car, sous les mots choisis du marketing pharmaceutique – *Ritaline, Quasym, Concerta* – , c'est bien de cette drogue insidieuse et cruelle qu'il s'agit peu ou prou. Chimiquement reformatés pour l'école par la volonté conjointe de l'institution sournoise, de parents traqués et de médecins complices, je les découvre tristes et maigres comme des ours en peluche sortant du lave-linge, le regard éteint, passivement résolu à se tenir tranquilles, dociles, indifférents à ce que leur enseigne. Je ne devrais pas me plaindre, mais ce calme ne me plaît pas. Pas du tout. « *Les voilà enfin concentrés !* », se félicite-t-on autour de moi. Grands dieux, concentrés sur quoi ? Et à quel prix ? Le reste de la classe assure une présence réglementaire. Moitié curieux, moitié excités, moitié apathiques, oui trois moitiés pour le prix d'un élève – c'est à quoi se résume ici tout enfant, drogué ou non – : c'est le tarif auquel on me les livre six heures par jour en paquet de vingt-cinq. Enfin, tu connais, je te raconte chaque année à peu près la même chose, mais chaque année c'est pire... Le poids du paquet qui m'échoit est en passe de me briser le dos, de me faire plier les genoux. C'est sans doute pour préserver Dominique de cette boucherie, pour soutenir son regard perplexe sur mon métier, que je réussis à tenir encore debout.

Pour le reste, l'ambiance est ici franchement péri et sous-urbaine. Le pire de chacune des deux y converge. Je ne risque pas de ne pas m'ennuyer. On peut en sortir, prétend-on, mais il faut savoir que les trains et bus locaux qui ne sont pas annulés sont seulement en retard. Moyennant quoi, je vais essayer de m'y faire et d'explorer un peu la zone. Pas question d'aligner les soirées spaghetti ketchup sur le collier de la routine et de l'ennui, en tête-à-tête avec Dominique. Qui, heureusement, n'est pas dans ma classe, mais nous nous croisons trop souvent au fil de la journée dans les couloirs de l'école pour pouvoir éviter d'en reparler pendant les repas. Après, bien entendu, avoir vérifié ses devoirs. Et avant de nous disputer sur l'heure de son coucher. Ah, Bobo chéri ! Tu m'as faite monoparentale, comme ils disent, alors dis-moi : quand viendras-tu prendre ton tour ?

Tu sais que j'ai toujours préféré vivre au présent, un présent bien ouvert à tout. Tourner le dos aux passés trop compliqués et aux futurs trop plombés. Que j'ai toujours préféré aussi, depuis ce matin clair de nos dix-sept ans, ta façon de me caresser et de me pénétrer à celles de tous – je dis bien de tous – les hommes – et même d'une ou deux femmes – que j'ai connus par la suite. Ma bouche, mes seins, mon ventre et mes cuisses sont là, mais tu n'y es pas. Je ne vais pas t'attendre, surtout ce soir : ce libraire est vraiment un beau mec, costaud et cultivé, que je ne veux pas laisser passer. Mais ça ne change rien : quand viendras-tu prendre ton tour, monsieur le planteur d'éoliennes ?

Je t'enlace,

Hélène

(qu'il te faut apprendre à bien distinguer de Pénélope, mon grand ! L'une est la cause de toutes les passions, l'autre n'est que leur épilogue, et je ne tiens pas à faire figure d'épilogue)

De : boris.courbet@mondial.com

Envoyé : mercredi 18 septembre 2019 à 19:26

À : helene.delatre@mondial.com

Objet : Désert du travail

Hélène, mon amour, mon prologue de toujours,

Je t'écris depuis le bar de mon hôtel, qui n'a rien d'une oasis. Ou plutôt : vu comment je vis ces jours-ci, il n'y a d'autre oasis que celle où je pourrais « prendre mon tour », comme tu dis. A ta source. Mais c'est mal parti... Il n'y a de place ici que pour le désert du travail. Un désert qu'il me faut ensemer d'urgence, pour tenter d'enjamber la folie défoliante des hommes. OK, mes mots trébuchent et je risque de déraper avec eux. Alors laisse-moi te dire plus clairement, Hélène mille fois chérie, ce qui m'accapare ici, à Lumel, et tu comprendras peut-être ma prison. Te dire tout ce béton qui nous sépare.

D'abord, la folie des hommes. Je t'ai rappelé qu'il y avait ici un centre de données, détruit il y a deux ans par une explosion et un long incendie. Des monstres d'acier et de câbles y fonctionnaient jour et nuit. Ils recevaient, stockaient et relâchaient tant de données et leurs cerveaux binaires chauffaient à ce point que, à défaut de pouvoir les calmer, il était impérieux de les refroidir en permanence. Il y avait pour cela un dispositif de climatisation centrale, mais tellement sollicité qu'il disposait lui-même de sa propre climatisation informatisée pour le protéger et le piloter ! Et au final c'est elle, la clim de la clim, qui a flanché. Pour une raison inconnue. Sabotage pas exclus, mais alors par quelqu'un de très calé ! Bref, elle est d'abord passée en suractivité, imposant un progressif moins trente degrés dans tout le centre. Puis elle a disjoncté, désactivant la climatisation centrale et déclenchant la surchauffe progressive et bientôt l'incendie de toute la sacrée filerie des processeurs. Il a fallu deux jours pour qu'il s'éteigne de lui-même, les pompiers de la caserne locale et ceux appelés en renfort s'étant montrés impuissants face à ce tourbillon d'éclairs électriques et autres combustions de métaux rares affolés.

Après quoi tout le site a été rasé, et le réseau mondial des centres de données aussitôt mis à contribution pour récupérer par des voies de dérivation la plupart des données perdues à Lumel. J'espère que je ne t'ennuie pas. Il y avait donc, d'un côté, un territoire rural outragé par ce vaste champ calciné aux portes du bourg, et puis ce même bourg contaminé par le désespoir des petites entreprises qui avaient tenté de se greffer sur le mastodonte numérique et se trouvaient soudain en cessation de commandes ; et, de l'autre, une équation hypermoderne à résoudre, depuis les métropoles, sous la gouverne des actionnaires de « feu » le centre de Lumel : récupérer sans dégâts supplémentaires le marché et la gestion des données perdues. Mon hypothèse est que, les habitants de Lumel n'ayant pas été informés de grand-chose, les écolos ont joué les idiots utiles de l'affaire. Ils ont proposé d'installer sur le territoire de la commune une « ferme d'éoliennes » au motif de la production d'une énergie propre et renouvelable, assortie du versement de loyers conséquents à la ville et aux particuliers. Je suppose, d'après les quelques documents que j'ai pu lire depuis mon arrivée, que leurs propositions sont devenues des revendications au fur et à mesure qu'on feignait de ne pas les prendre en considération en hauts lieux. Et qu'elles étaient soutenues en sous-main par

une poignée d'actionnaires habiles et prospectifs : ceux-ci n'avaient pas d'objection, en effet, à ce que la future énergie « propre » provienne d'éoliennes. Ils soutenaient cependant qu'il faudrait en prévoir une soixantaine, la condition expresse qu'ils mettaient à leur accord étant qu'elles viennent alimenter en priorité, à coût raisonnable bien entendu, un nouveau centre de données, plus puissant encore, que l'on installerait dans une commune voisine. Lumel et ses parages ont été considérés assez venteux pour un tel projet. Le vent du Sud y remonte la vallée. Et, quand il soufflerait trop fort ou pas du tout, on prévoyait, pour remédier à l'immobilisation des pales, de puiser classiquement dans un circuit alternatif de dépannage branché sur la centrale nucléaire la plus proche. Voilà, selon moi, la raison pour laquelle les habitants, les écolos et les actionnaires se sont bientôt trouvés d'accord pour pousser les représentants de l'Etat et des collectivités locales à financer ce projet d'éoliennes – les actionnaires, les plus influents en l'espèce, ayant pris grand soin de rester très discrets au fil de ces palabres sur le chapitre des co-financements.

Je doute que ces considérations sur ces aspects de la folie des hommes et sur les formes plus ou moins sophistiquées qu'elle prend pour dissimuler ses effets t'intéressent plus longtemps. Ou plutôt : je sais que tu les comprends, politiquement, mais sans admettre qu'il y ait lieu de se soucier, pragmatiquement, de ce qu'elles induisent. Voici pourtant l'horizon et le plan de travail que j'ai sous les yeux, puisque c'est moi qui ai écopé de la mission d'édifier cette monstrueuse usine à brasser le vent. Depuis mon arrivée, je te l'ai écrit tout à l'heure, je ne suis que désert et travail. Les pensées qui me viennent de toi et de Dominique ne m'atteignent que les pieds saisis dans le chantier. Déjà mes chevilles ne m'appartiennent plus, et ce sera bientôt toute ma personne que le béton enchâssera.

Je n'en suis pour l'instant qu'à mobiliser les premières entreprises – en activant au passage la reconversion de quelques boîtes locales, pour avoir la paix. Ce sont celles qui vont forer les huit trous où sera coulé le béton des piliers de soutènement souterrain de chacune des soixante colonnes qu'il faudra ensuite ériger. Des colonnes de cent mètres qui me seront livrées en tronçons et au sommet desquelles je devrai alors faire installer la nacelle, le rotor et les pales. Et ceci tout en négociant au fur et à mesure des contrats-type, mais personnalisés, avec les fieffés propriétaires des terres concernées. Tout leur sens de l'esthétique rurale rejette ces implantations absolument inédites pour eux mais, dans le même temps, leurs comptes en banque les reluquent avidement.

Passionnant, pas vrai ? Et de tout repos ! Je suis assisté pour cela d'une cinquantaine de techniciens et d'ouvriers que je suis sensé diriger, qui m'appellent déjà « patron » et me détestent en conséquence, et qui n'en feront bientôt qu'à leur tête en me narguant à la moindre occasion. Cela ne laisse guère de place à la tendresse et au désir, non ? Qu'en dis-tu ?

Je reste, du matin au soir, au ras du sol. Comment songer, dans ces conditions, à t'enlacer ? Comprends-moi, Hélène. Tout autour ne sont que champs en jachère, vieux pylônes électriques à respecter, bosquets souffreteux demandant grâce avant d'être rasés. Et promesses de béton, partout aussi, y compris entre nous. La nostalgie que j'ai de toi ne peut s'inscrire que sous la forme de graphs et de tags sur ces rudes surfaces à venir. En attendant le gris me gagne, les nuages sont au plus bas, le labeur me gouverne, j'écris donc des poèmes. Certains parlent du chantier, de sa boue pétrie par les processions de pneus de deux mètres des machines à forer et des pelleteuses, ils décrivent les ventres et les bouches des énormes bétonneuses qui, déposées pour l'instant près d'un bois de frênes, piaffent d'entrer en scène. Mais un autre poème est intitulé « Dominique », et la plupart

parlent de toi – un « toi » que je ne peux atteindre – ; c'est-à-dire de nous – un « nous » que je ne peux attiser qu'en écrivant, en t'écrivant. En prenant sans cesse mon tour dans tes pensées, mais sans jamais être là quand le tour est venu.

Et en te couvrant, depuis les brumes et l'enfer de Lumel, de baisers aussi voluptueux que douloureux.

Boris

De : helene.delattre@mondial.com

Envoyé : samedi 21 septembre 2019 à 16:14

À : boris.courbet@mondial.com

Objet : Re : Désert du travail

Arrête un peu, Bobo chéri, tu vas finir par m'émouvoir ! Es-tu héros, forçat, captif (et consentant !) ou juste victime du travail ? Il va falloir choisir ! Et puis nous en sommes tous un peu là avec le travail, non ? Pas seulement toi, mais toi seul en déduit qu'il t'empêche aussi de bander. Ou à ne le pouvoir qu'au moyen, à peine mégalo, de l'érection de soixante éoliennes. Waow ! Le fait est que ça te promet une sacrée baise par procuration avec le ciel, ses nuages et ses étoiles, que sais-je encore, avec dieu en personne ? Mais même de cela je ne suis pas jalouse, et je ne veux pas chialotter non plus sur ton sort. D'ailleurs n' imagine surtout pas que tu puisses, avec tes prétendus poèmes, me baiser moi aussi par procuration ! Enfin... je veux bien que tu m'en envoies un ou deux en pièces jointes de ton prochain courriel, juste pour essayer. Je les poserai là où tu sais pour voir s'ils me font de l'effet, si je mouille assez pour en brouiller l'encre. Mais, à ce jour, je n'y crois guère. Il me semble, d'où que je te lise, que nos corps se sont déconnectés l'un de l'autre. Chaque jour de la semaine je me tiens devant mes petits monstres, occupée à les dompter, et toi devant ta bande de machines et de fourmis humaines, occupé de même. Mais nos soirées et nos nuits ne sont plus consacrées, comme jadis, à nous retrouver et nous dompter l'un l'autre. J'ai moi aussi la nostalgie de toi, et surtout de ces cages de désir desquelles nous faisons mine de nous évader à peine avions-nous fini de nous y vautrer.

Bref, tu me les brises un peu avec l'immensité et l'intensité de ton labeur, l'enfer de ton chantier, etc. Pourquoi as-tu accepté ce fardeau ? Que veux-tu donc prouver ? Encore ta vieille obsession de changer la marche du monde ? En brassant du vent, cette fois-ci : c'est nouveau mais, finalement, ça te ressemble assez. Pendant que tu risques un lumbago mental chronique en moulinant ta soupe d'anxiété, de surmenage et d'ennui, je tente pour ma part d'insuffler plutôt que de brasser. D'ouvrir le corps et l'esprit de mes vingt-cinq rejetons aux joies de la respiration – même si l'air qu'ils respirent est pollué – , de l'inspiration – même si leur *smartphone* les inspire plus que Verlaine – et de l'aspiration – même si, à leur âge, ils aspirent surtout à complaire à leurs malheureux parents. Moi aussi, vois-tu, je sais jouer avec les mots. Conjuré les asphyxies.

Pendant que je t'écris, Dominique joue dans le parking de l'école avec une bande de mômes. Je reconnais ses rires parmi les autres. Tu ferais de même. La vie. A propos de vie, écoutais-tu encore de

la musique en m'écrivant l'autre soir ? Non, m'a-t-il semblé. Monsieur est un travailleur, un ascète. Tu aurais pourtant pu essayer « *Story of Isaac* », de Leonard Cohen. Assez *in the mood* de tes propos. « *I must do what I've been told* », c'est un peu ta devise, non ? Pas la mienne, en tout cas. Je continue de piocher dans la discothèque de mes parents, celle des tiens peut-être. C'est « *Mother* » de John Lennon que j'écoute en boucle depuis tout à l'heure. « *Mother, you had me, but I never had you* », etc. Et puis le long cri final « *Mother don't go, daddy's back home !* ». Quelle poilade !

Je me plais à peaufiner ici, au jour le jour, mes deux images initiales : celle de « *bonne instit', les enfants l'adorent déjà, et accessible avec ça !* » et celle de « *mauvaise mère monoparentale, ça sent bizarre chez elle, ces musiques malsaines qu'elle fait hurler, et puis déjà deux hommes en deux semaines !* ». Oui, mes semaines sont malsaines, et je ne m'en plains pas. Il est vrai qu'après le libraire le responsable municipal des activités périscolaires a su me plaire aussi. Un peu lourdaud certes, mais ancien éducateur sportif et joliment baraqué ! Mais cela ne regarde que moi et tu n'as rien contre le fait que je me donne du plaisir en ton absence, n'est-ce pas ? Et toi d'ailleurs, qu'en est-il de la chose ? Tu me gonfles, je l'ai dit, avec ta mission, tes pylônes et tes engins. Alors ne me dis pas que ton lit d'hôtel reste monoplace ! De pelleuse à pelotage, il n'y a pas loin, mon beau Bobo le grand chef, non ? C'est aussi avec les homophonies, tu le sais, que l'enseignante en moi aime flirter, surtout après son premier pétard de la journée. J'imagine, j'espère, je désire même que tes belles mains ne se posent pas que sur des claviers. Tiens, ma culotte s'en ressent rien que d'y penser ! Bon, Dominique va rentrer prendre son goûter, j'ouvre la fenêtre et je me calme. Voyons les choses autrement : toucher pour toucher, qu'est-ce qui me touche, au fond ?

Eh bien, comme toujours dans ces « quartiers populaires » où, d'une année l'autre, l'administration affectionne de m'affecter, je ne vais pas dire que ce sont les enfants qui me touchent – il ne manquerait plus que cela pour aggraver ma réputation ! Et puis chacun sait que la pédophilie est exclusivement une affaire d'hommes, pas vrai ? Non, ce sont leurs parents qui me bouleversent. Leurs préoccupations aussi gigantesques que tordues pour les petits êtres, malingres ou déjà obèses, qu'ils se sont sentis tenus d'engendrer pour faire famille. J'en ai chaque année les larmes aux yeux, et cette année c'est pire. Ils voudraient tant, quoi qu'il leur en coûte, que leurs enfants ressemblent à des « élèves », comme on les appelle dès qu'ils franchissent le seuil de l'école. Qu'à défaut de devenir savants plus tard – pourquoi pas, pensent certains, mais la plupart en doutent fort –, leurs mômes commencent surtout et d'abord par se tenir sages. Qu'ils ne ramènent pas de « mots » de ma main dans leurs cahiers de correspondance. Qu'ils ne s'assèment pas de coups de pointes de compas dans les cuisses sous les tables, qu'ils ne déclenchent pas de batailles de purée à la cantine, etc. Les parents les plus anxieux ou les plus dociles sont d'emblée invités à se prendre pour des « parents d'élèves » – ou, pour les plus emblématiques d'entre eux, à devenir des « représentants de parents d'élèves ». Quant aux autres, on les dit « éloignés de l'école ». D'une école qui n'a nulle envie de s'approcher d'eux, des fois que la misère sociale soit contagieuse. Ça pue donc l'arnaque à tous les étages, et tout le monde sait sans le dire que la plupart de ces gosses ont d'ores et déjà peu de chance de trouver le moindre intérêt au déchiffrement des livres que je leur tends. Car des livres, il n'y en a guère sur les étagères familiales. Mais les parents, assommés par le travail ou par le chômage, ne voient pas le rapport. Ils n'exigent pas de « bonnes notes », ne redoutant que les « mauvaises » et, surtout, les « convocations ».

Bon, je ne vais te la jouer trop lacrymale à mon tour, tu as trop la tête dans ton béton pour te laisser toucher, même par moi, même par ces pauvres gosses sur lesquels je m'interdis moi aussi de pleurer. Je les regarde faire, et leurs cécités me fascinent... de même que celle de Dominique sur ses camarades. Il faut vraiment être un enfant pour ne pas voir de quoi peut être faite la condition de l'enfance. Du moins de celle de mes « élèves ». Dominique, cela me frappe chaque jour un peu plus, feint donc l'insouciance à leur égard. C'est sans doute pour m'épargner. Me faire oublier d'où je viens et où j'en suis restée. Mais qu'en serait-il pour toi, monsieur le toujours soucieux d'autrui ? Feindraistu de même, en retour ? Une couche d'amnésie sur ta propre enfance pour éteindre les émotions du présent, cela te semble réglo. Pas moi. Dominique est notre enfant, cet être fragile à qui nous avons confié la mission de nous rendre inséparables, malgré nos distances, et que nous devons d'autant plus protéger et guider, tout en lui ouvrant les portes qui jalonnent son parcours. Dominique est à l'image de notre histoire pleine de trous : inapte à toute vie commune, mais faisant preuve d'une absolue tendresse et d'une soif non moins absolue de liberté, ne s'attachant à l'autre que transitoirement et au prix de l'exigence qu'il en aille toujours ainsi. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Dans l'immédiat, Dominique ne pose pas de questions sur toi, ne parle jamais de toi. Je crois donc que le moment est venu que tu l'accueilles un peu pour te faire une idée de son degré d'« insouciance » et pour te manifester à ses côtés. Aux vacances scolaires d'automne ? Je paye l'aller et toi le retour. Oui, je sais, tu seras accaparé par ton fameux chantier, mais il se trouvera bien une femme ou deux pour s'en extraire un peu. Pour te seconder le soir et au petit déjeuner, et venir faire un peu famille dans ta chambre d'hôtel. Entre deux poèmes.

Dans l'attente de ta réponse positive, je t'enlace comme jamais.

Ton Hélène.

De : boris.courbet@mondial.com

Envoyé : vendredi 11 octobre 2019 à 23 :42

À : helene.delatre@mondial.com

Objet : Données dans le vent

Hélène, mon Hélène, ma chérie,

Il m'a fallu ce silence de trois semaines avant de t'écrire. D'abord pour prendre le temps de de me préparer, de me préparer à te dire, tout à l'heure, que je ne vais pas tenir une promesse que je ne t'ai pas faite. Mais le temps aussi de donner suite à une autre de tes attentes ; c'est chose faite, et je ne m'en plains pas. Pas trop. Et puis surtout, le temps n'est plus ce qu'il était, le voici devenu si dense qu'il en est immobile. Et voici que j'ai accédé sans l'avoir senti venir au statut de créateur de forêt. Je n'abats pas les arbres, ni ne les remplace, non, je les respecte, les néglige ou les tolère pour peu qu'ils n'empiètent pas sur « mon » chantier. Car je suis en réalité le druide de leur nouvelle génération. Le programmeur de la forêt point deux, avec ces troncs de béton que j'aligne un par un

sous les yeux des badauds, ces nacelles que j’y accroche et où se concentrent la nouvelle logique de leur sève, les croix à quatre branches que j’y fixe pour capter le vent. Je crée chaque jour de nouveaux liens, électriques, néo-mystiques, entre le ciel et la terre. Oui, je sais que tu n’apprécies guère ces références au mysticisme, mais c’est ainsi : tout comme les feuilles se déploient en canopée pour mieux capter la lumière et en nourrir leur chimie verte, les branches métalliques que j’offre au vent interceptent la force pour mieux la redistribuer au sol. Pour peu, bien sûr, qu’il accepte de souffler, et encore : pas trop fort, sinon tout est programmé pour s’interrompre, pour éviter l’arrachement, ce que les arbres ne savent pas faire. Mais quand tout va bien et que les blés dansent sous les nuages, mes pales raclent le néant, allègrement, tranquillement, et elles en extraient tout le suc qu’elles peuvent. Qui devient lumière, chaleur, moteur, transmetteur...

En deux semaines, j’ai fait établir les fondations et présidé à l’érection de cinq pylônes, ce sont les cinq premiers. J’ai connu quelques sueurs froides avec l’ajustement de la nacelle du second. Mais une fois le problème résolu – au prix d’une nuit entière passée à gamberger, à cent mètres du sol, entre étoiles et lumières de chantier –, tout est allé pour le mieux. La fixation des pales a été un jeu d’enfant, un vrai mécano, avec la garantie d’un système de tenon mortaise et de tire fonds soudés à mort, suivie d’un arrimage sans faille à l’axe (je t’ennuie ?), bref une solidité propre à décourager le fils de Poséidon, et même son beau-frère. A les dissuader aussi de tirer au flanc. Les services compétents sont venus attester que mes premières éoliennes étaient pleinement opérationnelles, et elles le sont.

C’est ainsi, et cela me rend plutôt joyeux, plus que fier, même si les intentions des commanditaires me troublent. Je n’aime pas leur projet de nouveau centre de données. Je suis bien placé pour savoir que ce qui est « donné » a d’abord été pris. Au vent. Au ciel. A quoi encore ? Pour tout te dire, je suis joyeux comme une éolienne ! Joyeux au point d’avoir mis, pour t’écrire, « *The Continuing Story of Bungalow Bill* » des Beatles en boucle sur *You Tube*, c’est dire. En attendant « *Blackbird* » et « *Yer Blues* » : les héros de nos parents avaient du talent, mais ils ne connaissaient pas les éoliennes. Moi, je réussis à me prendre pour l’une d’entre elles. Sur mes jambes de béton, ma tête est haut perchée. Je considère, cent mètres en dessous, le bal des engins qui viennent creuser et des camions qui apportent les matériaux pour la suite. Il faut aller au terme de l’édification des soixante frangines.

Soixante, saisis-tu bien la portée de ce chiffre ? Pas moi. Me voici cependant à la fois le père et l’aîné de la fratrie. Mes neurones ne sont pas seulement au contact des nuages, ils jouissent aussi de la meilleure technologie. Je suis hyper-connecté, je suis un monstre, Hélène. Hyper-compétent. Mais voilà : je bénéficie aussi de quatre formidables bras, dont la puissance de saisie est d’excellent augure – imagines-tu que t’étreignes entre mes quatre bras ? – tout en me ramenant, semi Shiva, à ma nature humaine.

Tu seras heureuse d’apprendre que, le soir où ma seconde nacelle m’a donné des sueurs froides pour cause de branchements exorbitants au moment du raccord avec le générateur, c’est une belle ingénieure prénommée Nadia qui m’a sorti de là. Avec un sourire si charmeur, si proche du soleil couchant, que mes pales ne firent qu’un tour le soir suivant. De mes quatre bras qui t’attendent, je sus l’attirer, la saisir, l’enrober, et Nadia ne s’en plaignit pas. Moi non plus. Hélène, tu aimerais nous voir faire. Nos étreintes sont érotiques et toniques, parfois un peu trop intello – ou pire : psycho – à mon goût. Mais menées avec une tendre urgence et une indiscutable conviction : celles de jouir de

nos corps autant que possible au cœur de cet infect chantier, de ses hauts pneus, de sa boue et de son vacarme qui nous emprisonnent. Nous nous retrouvons quelques soirs par semaine – pas assez souvent ou pas assez bourgeoisement pour accueillir Dominique comme il le faudrait – et ceci pour nous abandonner à de rituelles et stimulantes séances Martini/sushi/grand lit de l’hôtel Oasis.

Un seul problème, mais qui m’obsède de soirée en soirée : Nadia a les genoux vraiment trop pointus. Ça me déconcentre. Vois-tu, ici, nous avançons déjà vers le cœur de l’automne, le paysage s’annonce cadavérique sous les brumes à venir, les routes se laissent tartiner des premières betteraves, écrasées et glissantes, tombées des bennes. La démoralisation rôde pire qu’un vieux loup. Alors, la nuit venue, ces genoux qui saillent sous les bas noirs, puis sous mes mains – même si elles ne s’y arrêtent pas – , ces genoux sont ceux d’une prisonnière et moi aussi je suis un prisonnier. Je ne la pénètre pas moins voluptueusement pour autant, mais c’est sur la paillasse de nos conditions serviles. Oui, nous faisons l’amour comme des esclaves, rampant entre nos chaînes, pour tromper l’ennui de nos enfermements. Je ne suis pas optimiste pour la suite. Tu me manques, comme toujours. Ta liberté me manque. J’aimerais tant être ton éolienne.

Tu le vois, Hélène, industriel ou amoureux, le chantier n’est guère accueillant, sans compter qu’il m’accapare. Et pour par mal de temps encore, même si le rythme de construction est maintenant à peu près acquis. J’aurai peut-être un creux à Noël, quand tous ici vont vouloir s’arrêter. Au moins pour dépenser le peu d’argent qu’ils gagnent. Je ne peux te croire un seul instant quand tu m’écris que Dominique ne pose pas de questions sur moi, ne parle jamais de moi. Moi, je l’ai en tête toute la journée, son visage que j’aimerais voir autrement que sur un écran, son visage que je voudrais allumer d’un sourire en lui caressant la joue. Ses cahiers d’école que je voudrais feuilleter. Les crêpes au miel que je voudrais que nous partagions tous les deux en nous léchant les doigts à la fête foraine. Et en rigolant.

Mais tu as compris que ce n’est pas possible, que je ne peux pas l’accueillir pour les vacances d’automne. Je suis pour l’heure le prisonnier de mes trop chères éoliennes. Mais Dominique viendra d’ici peu battre des mains et me sauter au cou en les voyant tourbillonner jusqu’à l’horizon.

En attendant il t’est permis de me détester, mais aussi de m’admirer. L’essentiel reste que je ne te sois pas devenu indifférent, que je puisse continuer à faire tourner mes pales en m’inspirant de la certitude de ta présence quelque part en ce monde. Même si ce quelque part s’appelle Flavy et que je ne peux pas plus t’y rejoindre que Dominique ne le peut à Lumel.

Je suis un prisonnier, te dis-je, et j’imagine combien torride serait le parloir entre nous, s’il nous était accordé.

Ton inconditionnel,

Boris.

De : helene.delattre@mondial.com

Envoyé : lundi 28 octobre 2019 à 16:14

À : boris.courbet@mondial.com

Objet : Re : Données dans le vent.

Mon très dur, mon très doux, mon Bobo,

Tu me fatigues avec tes titres de message, tu me fatigues avec tes exploits industriels, tu me fatigues à m'obliger à te répondre. Mais tu me plais aussi en planteur de forêts ! Enfin, active-toi comme ça te chante, pour moi ce sont les vacances, la fièvre tombe, en partie. « *School's out !* », d'Alice Cooper, tu connais ? Ça balance pas mal pour un vieux rock de 1970. Je partage ton avis sur les goûts de nos parents. A propos de parent, tu t'es donc bien défilé pour accueillir Dominique pendant que *school's out*.

Et Dominique en a profité pour se défiler à son tour. Oui, tu as bien lu : Dominique a mis les voiles. Depuis deux jours. Deux journées malencontreusement déjà bien remplies par l'accueil de mes réfugiés érythréens – je vais t'expliquer. Du coup je n'ai prévenu personne de sa disparition. Mais je ne suis pas inquiète. J'aurais sans doute fait de même à sa place en voyant mon appartement envahi de la sorte.

Oui, car c'est chez nous que les érythréens sont logés. Que veux-tu, leurs deux gamins, un garçon de huit ans et une petite de six, m'ont fait craquer dès leur arrivée à l'école, vers la mi-octobre. Plus chou l'une que l'autre. Le garçon est dans ma classe. Plutôt futé. La petite est adorable. Tous deux assez voraces à la cantine. Après leur avoir refile moult biscuits en douce pendant les récréations, j'ai fini par leur demander où ils créchaient. Ils m'y ont conduit. Ils connaissent le chemin pour en faire à pied, matin et soir, les presque trois kilomètres. C'est un hôtel *Equation 7* situé en sortie de ville.

Ou bien... Je vais être plus précise : cet hôtel n'est en fait qu'un empilement de boîtes à dormir, des boîtes pas très grandes, avec des lits superposés, dotées d'une salle de bain moulée dans une coque de plastique, couleur vert clair, le tout à peu près chauffé mais basta, il n'y a évidemment rien pour se faire à bouffer, juste des distributeurs automatiques de saloperies à chaque étage. On peut y entasser à moindre coût les demandeurs d'asile de passage, les dealers en cavale, les putes en *free lance*, les auto-entrepreneurs rabirotant sur leurs frais de mission, les psychotiques en rémission chimique de délire, etc. Guidée par les cadets, j'y ai trouvé ma famille d'érythréens installée au grand complet dans l'un de ces cagibis, au sixième étage. Plutôt contents de leur sort, en mode sardines certes – outre les deux parents et les deux petits, il y a un fils aîné et une grand-mère soit six personnes sur trente mètres carrés – , mais se sentant au total en sécurité après tout ce qu'ils ont vécu au pays : risques permanents de viols, de mutilations, d'incendies nocturnes des logis, et autres expéditions punitives, sans vraiment savoir qui vous punit et de quoi. Le loyer de leur « chambre d'hôtel », si l'on peut la nommer ainsi, est réglé par un certain Pedro Babouche, un cap-verdien avisé qui fait travailler le père et parfois le fils dans son entreprise de BTP, au noir bien sûr et en les payant juste assez pour nourrir toute la famille de sandwiches et de yaourts, mais pas assez pour s'offrir un avocat. Difficile de parler travail scolaire avec les parents et la vieille : aucun ne parle français. Le grand frère, qui fréquente vaguement une classe d'insertion du collège local, a accepté de traduire un peu ce que j'ai essayé de leur dire, mais il se marrait toutes les deux phrases. J'étais au bord des

larmes. Je les ai tous embrassés et puis je suis partie, mais non sans avoir extorqué le 06 du fameux Pedro Babouche à un père réticent et à un fils plus goguenard que jamais. Une idée m'était venue. Tu devines laquelle, non moins avisé Bobo !

Je suis donc allée trouver le grand chef Babouche. Un très bel homme, pas même cynique, aux lèvres fines et sensuelles et aux joues creusées, qui me confirme en tous points le récit de « mes » érythréens. Nous sommes dans son bureau, dans la cour de son entreprise dont on va bientôt fermer les grilles, le soir tombe, Pedro – « Appelez-moi Pedro ! » – ouvre un tiroir et me propose un verre. Bref, nous baisérons à même le parquet grossier de son bureau, sous la lumière jaune qui supervise toute la nuit les machines et l'entrepôt. Je crois que ce fut un vrai délice pour lui comme pour moi. Après quoi nous nous rhabillâmes, il m'offrit un autre verre et des olives, et nous nous mîmes d'accord. J'hébergerai la charmante petite famille le temps des vacances scolaires, et je leur verserai moi-même le montant de ce qu'il verse à *Equation 7*. Moyennant quoi, il continuerait à employer et (mal) payer le père, mais plus le fils aîné. Je m'engageai aussi à chercher par la suite, avec la famille, une autre solution de logement. Je comptai un peu, pour ce faire, sur mes chers collègues : toute l'équipe, gardienne d'école comprise, avait succombé comme moi au charme des deux petits érythréens. Je ne doutais pas que, comme moi, tout le monde voudrait connaître leur histoire. Voilà comment je voyais les choses et comment je les présentais au beau Pedro Babouche, qui approuva d'autant plus aisément le projet que je lui proposais de passer de temps à autre chez moi, ou moi chez lui, pour en vérifier l'avancée.

C'est ainsi qu'il y a trois jours, six charmantes personnes sont venues s'installer dans mon logement de fonction, avec leurs maigres bagages. Sans que nul, bien entendu, n'en ignore dans le quartier, basanées comme elles sont. Mais si robustes et si graciles à la fois, si pleines de bonne volonté pour se faire accepter. J'entends bien que ça grommelle çà et là mais, à ma grande surprise, ça ne va pas plus loin pour l'instant. J'avoue que j'avais omis de consulter Dominique, et même de l'informer. Sans doute parce que je m'attendais à son refus, et que je refusais d'avance ce refus. Donc, j'ai choisi de le lui faire sur le mode « bonne surprise », comme une sorte d'inédit absolu qui lui ferait oublier que son père, quant à lui, avait une fois de plus tourné le dos à ses obligations d'accueil. J'ai sur-joué l'hyper-accueil en retour. Et j'ai perdu. Ça ne lui a pas plu du tout. Je l'ai bien vu dès le matin où la famille est arrivée au grand complet avec ses trois valises, se tenant debout en silence dans le salon pendant que j'allais refermer la porte : j'ai vu le visage de Dominique devenir atrocement blême. Ensuite, sa disparition s'est faite en deux temps. Celui tout d'abord du repli défensif et plus que maussade dans sa chambre, toute la journée durant, peut-être parce que j'avais émis idée d'y installer la grand-mère, ce qui a aggravé sa consternation (celle de Dominique, pas celle de la grand-mère qui, bien au contraire, tentait angéliquement de lui sourire). Et puis au soir sans doute, je ne sais pas quand, l'oiseau s'est envolé, profitant du fait que j'étais sans cesse au téléphone. Son départ signe en partie ma défaite, mais on ne peut pas tout réussir en même temps. Dominique finira par revenir. D'ici là j'aurai relogé mes protégés. Avec l'aide des collègues et peut-être même celle de Pedro, qui connaît bien du monde, m'a-t-il dit.

Je t'embrasse plein et plein,

ton Hélène.

De : boris.courbet@mondial.com

Envoyé : jeudi 31 octobre 2019 à 23:12

À : helene.delatre@mondial.com

Objet : Pâles pales ...

Ma toute belle,

Ton courriel m'est arrivé – j'en tremble encore. Au moment où je m'apprêtais à le lire sur mon portable, lundi vers 17 heures, j'ai vu par la fenêtre de mon bureau une nacelle, avec son rotor intégré, sur le point de manquer son arrimage au mât de ma nouvelle grande fille, la numéro sept. Quelque chose n'allait pas. On s'agitait et on criait là-haut. Je me suis précipité, tout en exigeant par téléphone l'acheminement d'une seconde grue en urgence. Il fallait éviter à tout prix que le bloc n'aille s'écraser cent mètres plus bas, qui plus est sur un stock d'une quarantaine de ces belles pales que j'ai fait entreposer là dans l'attente impatiente de leur tour pour aller rejoindre les hauteurs et y entamer leur ronde sans fin. Non, cela aurait signifié trop d'argent perdu d'un coup, un ralentissement du chantier, un remaniement du budget et des engueulades en rafale par les bureaucrates du siège : bref que des emmerdes en masse ! Et puis j'ai trop d'affection pour mes pâles pales, pour ces promesses au vent. On ne devrait jamais briser des ailes, même quand ce sont celles d'oiseaux mécaniques. Finalement les grutiers venus en renfort ont pu aider les techniciens à réajuster la nacelle sur ses fixations, les tenons dans les mortaises, etc., comme je t'ai déjà expliqué. Et c'est la chemise trempée de sueur que je suis rentré à l'hôtel – tu te souviens que, moi aussi, je vis à l'hôtel ? On réalisa dans la foulée des travaux complémentaires de soudure, mais le re-paramétrage des branchements m'a accaparé pendant deux jours et deux nuits. Il a fallu faire venir deux techniciens du siège, revoir par sécurité fixations et connexions des six premières éoliennes. J'ai dû remobiliser Nadia, dans tous les sens du terme... Au passage, tout le monde s'est allègrement accusé, menacé, engueulé à qui mieux mieux dans le huis-clos sinistre du chantier. Tous ces jeux de pouvoir, comme ça use ! Passons. L'incident est clos, ma chemise aura mis trois jours à sécher, mais sans quitter mes épaules, même avec Nadia, et je n'ai pu valider que ce soir, après un débriefing orageux, le lancement des numéros huit à dix. En réalité, ça ne commencera que lundi, après la Fête des Morts.

Je rentre à l'instant dans ma chambre, où je viens enfin de lire ton courriel de lundi dernier sur mon ordi. Autant te dire que je me suis aussitôt jeté sur le mini-bar. Je t'admire et te félicite pour ta capacité à forger le souk dès que la nation te décerne des vacances. Ta vocation de cheftaine de foyer d'hébergement, l'envol de Dominique... : que du neuf ! Bravo ! Au moins je ne m'ennuie pas à te lire – alors que mes histoires de pales doivent t'endormir. Bon, je vais te dire ce que j'en pense. Juste le temps de programmer « *Tommy, can you hear me ?* » sur ma *playlist*, tu sais bien, ce long final des Who : « *Listening to you, I hear...* ».

Et donc *I hear* que Dominique a mis les bouts et je trouve cela inadmissible. Que sa mère s'entiche d'une famille d'érythréens n'est peut-être pas du meilleur goût, mais cela te ressemble assez et c'est

suffisamment loufoque pour qu'on s'y intéresse. Dominique aurait dû s'y intéresser aussi. Tu aurais dû faire en sorte de l'y intéresser. Mais non. C'est inadmissible, je le répète. Dominique regrettera longtemps d'avoir loupé la possibilité de partager cette expérience avec sa géniale génitrice, puisque n'ayant jamais l'occasion d'en vivre d'aussi riches avec son père austère. Sans parler de Nadia qui, comme toutes les femmes aux genoux pointus, n'aime guère les enfants, qui critique aussi ma chambre et qui ne manquerait pas de me rire au nez si je lui racontais l'épisode. Encore heureux que je ne lui aie jamais parlé de vous deux ! Elle me croit seul au monde et, plus généralement, elle ne veut rien savoir de sa vie. Ni moi de la sienne. Nous sommes nous aussi des exilés, des numéros de chambre d'hôtel.

Il faut bien sûr que tu retrouves Dominique. Au moins avant la rentrée des classes, sinon tu aurais fière allure dans ton école ! Mais la question, tu le sais comme moi, n'est pas seulement là. Elle est surtout éducative. Dominique n'a pas le droit de disparaître de la sorte, je dirais même de s'abstraire des réalités du monde, pendant que sa mère s'efforce d'en éponger, sous ses yeux, la détresse. Et que son père travaille dur, loin de ses yeux, à produire une énergie renouvelable destinée à préserver du chaos son avenir et celui de sa génération – c'est du moins ce que suis prétendu faire. Une génération qui, certes, n'aura bientôt cesse de vouloir s'abreuver à ce maudit centre de données dont je me rends complice. Mais, en admettant que cette belle jeunesse ne puisse s'en passer, ne faut-il pas la rendre dès maintenant vigilante envers ce hold-up si joliment nommé : « saisie des données » ? Je veux bien la rencarder sur le sujet. Je suis très bienveillant envers les jeunes pousses, et c'est pourquoi j'entends, pour commencer, mériter l'estime de Dominique. Une estime réciproque, cela va sans dire. Donc une exigence aussi. Sa fuite ne me fait pas changer d'avis. Et sa patience sera de mise car je vais continuer, quoi qu'il arrive, à planter ma forêt de hauts-moulins de béton, d'acier et de vent, puis à dompter et mettre à l'ouvrage mes monstres si hautains. Dominique le sait bien. Et sait aussi, j'espère, que c'est pour cette seule raison que je ne pouvais ni l'accueillir ni lui prêter une réelle attention pendant ces vacances d'automne.

Je vais être grossier, ma pauvre et douce Hélène : de nous deux, c'est toi l'institut', et je ne suis pas responsable de ce que tu fais de tes vacances. C'était à toi de veiller sur Dominique – qui, à mon avis, ne doit pas se trouver très loin de toi. Et à ce propos : laisse ta porte ouverte, jour et nuit. Explique aux érythréens ce qui se passe. Dis-leur aussi, si cela les inquiète, qu'aucune police ou milice ne viendra les chercher dans le logement de fonction d'une fonctionnaire, même aussi braque que toi. Bref, laisse Dominique revenir tranquillement, une fois la mousse retombée.

Je ne te reproche pas vraiment sa fugue, mais ne m'en veux pas non plus ! Fuir est fuir, mais cela permet de mieux rejoindre ce que l'on a cru ou voulu fuir. Ceci dit nous deux, ses parents, sommes là où nous sommes, Dominique le sait et sait où et comment retrouver chacun de nous. Personne n'est perdu. Même à dix ans. Surtout à dix ans. C'est l'âge auquel on commence à trouver quand on cherche. Pour ce qui me concerne, il suffit de prononcer le nom de mon chantier pour y être conduit, fusse par la gendarmerie. Mais Dominique, qui connaît ce nom, et donc celui du lieu où il se trouve, ne m'a pas fait signe. Crois-moi, Dominique n'est pas loin de toi, et c'est autour de toi que ça se passe. Tu es une sorte de centre, Hélène, le sais-tu ?

Tu es le centre, aussi, de « ma forêt »... Les pales de mes sept progénitures – bientôt dix, après ces fichues vacances – ne sont que les éventails en série que j'échafaude pour ton visage omniprésent de

déesse hindoue. Je suis ce héros laborieux qui se consacre durement à t'imaginer sans cesse sous les feux de l'été. Or, si de ton feu je veux sans cesse goûter, te rafraîchir est aussi mon devoir.

Bon, je déconne tout seul. Ce n'est pas tout. Je dois me coucher. Seul. Demain à l'aube, je dois aller vérifier le multiplicateur et le générateur de mes trois futures nacelles si je veux éviter que se commettent de nouveaux gags au moment de leurs accouplements avec leurs mâts. Nadia va m'accompagner. Elle est bonne en miracles anti-gags. Après quoi, l'idée est d'aller prendre un petit déjeuner bien mérité dans sa chambre. A chacun son *Acid Queen* ! Mais tu sais que tu restes ma base, mon Hélène, et que même ce croissant sur la table, à côté de ma tasse de thé, me parlera de toi. Non pas comme croissant tiède et doux à croquer – je saurai pour cela patienter... Mais comme croissant de lune dans ce ciel qui m'obsède et où, même en plein jour, tu évolues devant moi...

Voici que je redécoule. Je deviens ballon quand je pense à toi.

Tiens-moi au courant pour Dominique.

Infiniment tien, tu le sais,

Boris.

De : helene.delatre@mondial.com

Envoyé : mardi 5 novembre 2019 à 20h47

À : boris.courbet@mondial.com

Objet : La vie loin des pâles pales

Mon pauvre et riche Bobo,

OK, « j'évolue » comme une lune devant toi pendant que tu baisses ton ingénieure pointue au seuil des matins glauques, c'est dire si nous planons haut ! OK, je dois « veiller sur Dominique » et piaffer dans l'attente que tu valides mon action humanitaire. Et, pourquoi pas, que tu me conseilles en toutes choses. Mais pour qui me prends-tu, mon amour ? *Fuck off* ! Sais-tu qu'il est une autre vie, loin de tes « pâles pales » ?

Note bien que j'approuve et admire ce que tu fais. Ton jeu trouble avec le vent, ta façon de le brasser. Cette technologie si lourde et si agile que tu orchestres pour en extraire l'énergie, le courant – on dit *power*, en anglais – qui me permettent, en branchant mon ordi, ma cafetière et ma *Bluetooth*, de t'écrire en musique ce que je pense de tes écrits. Merci donc pour le jus ! Vive les volts ! Grâce soit rendue aux éoliennes, tes si chères donzelles ! Car, vu d'ici, le service est parfait : sous chacun de mes doigts se posant sur les touches pour en frapper l'écran je reçois le *power* que tu m'adresses, et l'effet est parfois tel que j'y mets toute la main. Jusqu'à la culotte. Je sais distinguer,

dans le réseau électrique national, tout ce qui vient de Lumel parmi tout ce qui aboutit à Flavy. La puissance de ton courant se faufile jusqu'à mes prises, je m'en émerveille, mais n'exagérons pas trop.

Tu as sans doute des bâtisseurs de moulins parmi tes ancêtres. Ou, à défaut, des marins à voile. Cela me va. Tu peux capter tout le vent que tu veux, il en restera assez pour venir me fouetter le visage, m'entortiller les cheveux et me hérissier tout le corps. Ce vent-là me suffit, il nous rapproche. Et nous rapproche d'autant plus que je m'emploie moi aussi à édifier des moulins dans les règles de l'art, mais en espace clos, préservé du vent, quasiment en laboratoire, on appelle cela une classe. Ici les cours ont repris et, pensant à toi, je vois bien ce qu'on attend de moi : domestiquer les jambes et les bras toujours en mouvement de ces moulins pas très hauts que sont mes élèves. Autant de pales, mais pas très pâles ! Je dois concentrer ensuite leur énergie motrice et même leurs paroles –ils parlent « comme des moulins » ! – vers la nacelle de cette nouvelle entité pédagogique que le ministère en place nomme leur « cerveau ». Et ceci au moyen de procédures aussi banales que sophistiquées, basées par exemple sur la promotion de la règle de trois ou de l'accord des participes passés. Mais moi, je n'ai pas de Nadia pour m'aider en cette complexe mission. Je n'ai pas de récréation pendant les récréations de ces petits monstres, de ces apprentis moulins. C'est une mission qui vaut bien la tienne. Moi aussi je suis une super-technicienne, spécialisée dans le *monitoring* de l'enfance. Rigoureuse et rationnelle, donc.

Je commence donc par leur infliger une pédagogie musclée, délibérément désincarnée, pour qu'ils anticipent ce qui les attend dans la vie s'ils se laissent faire dès l'enfance. C'est tendrement que je les regarde grimacer. Après quoi, j'encourage tous ceux qui se révoltent, je les montre en exemple, et la règle de trois ou le participe passé deviennent au passage les ennemis à maîtriser collectivement : les acquérir devient une formalité, l'essentiel est l'émancipation de chacun, de chacune et de tous. Je l'assume – et je l'avoue à toi seul, dans le secret de l'alcôve : je me consacre à former dès l'enfance des militantes et des militants, des cœurs ouverts, et à les instruire solidement pour qu'ils sachent mieux se prémunir des filets de la répression. Y compris familiale. J'y vais fort. Pas mal de parents finissent par s'en réjouir, parfois par applaudir, quelques autres se méfient très fort et rédigent des pétitions hostiles.

Tu vois, j'ai le petit moulin politique. Tu me connais : que pourrais-je transmettre d'autre que le sens de l'émancipation ? Tu ferais bien d'en faire de même. Au moins, et comme moi, pour l'édification de Dominique. Tu penses que « fuir permet de mieux rejoindre », alors ne devrais-tu pas lui dire ce qu'il y aurait lieu de rejoindre ou non ? Et de l'instruire au moins sur ce que tu fais pour le lui rendre intéressant, motivant peut-être ? Mais il te faudrait pour cela avoir le grand moulin franchement plus politique. Ce que je fais et ce que tu fais, cela concerne pourtant, tu l'as écrit aussi, le présent et le futur tant de Dominique que de toute sa génération. Alors bouge un peu ta conscience ! As-tu vraiment pris la mesure de ce à quoi servira cette force que tu soustrais au vent ? Certes à continuer d'émoustiller mes chastes phalanges, je suis preneuse, je te l'ai dit. Mais aussi, que tu le veuilles ou non, à mettre en branle ce méga-centre de données sur lequel tu dis cracher. Alors vas-tu dépasser le stade du crachat pour aborder, comme je le suggère vivement, celui de la dynamite ? Ou chercher au moins, en attendant que je m'en mêle avec quelques autres « terroristes », à affecter en priorité les premiers flux que vont produire tes enfants chéris à une foule de petits clients, consommateurs contraints d'énergie nucléaire ? Déjà pour les satisfaire, mais aussi pour emmerder le futur empiffré

de données numériques qui s'annonce en ne lui laissant à becqueter que des miettes de cette « énergie verte » qu'il ne mérite pas.

Mais non. Rien. Je suppose entre tes lignes que tu n'envisages rien de tout cela, que tu n'y crois pas ou plus. Ta tiédeur m'exaspère, *power Bobo ! Poor Boy* : connais-tu cette belle chanson tardive de Dylan ?

Ce qui m'exaspère aussi, c'est ta façon de parler de la disparition de Dominique et surtout de ma responsabilité en la matière. Je te confirme, même si cela te déplaît, qu'être mère ne signifie pour moi ni être chargée de surveillance, ni être interdite de vie sociale après le boulot – manifs et dynamitages y compris. C'est aussi à Dominique de me suivre. De te suivre aussi, si tu veux bien te donner la peine de lui tracer quelques routes dignes d'intérêt. Mais je n'ai pas à me faire remonter bretelles ou ceinture au motif de mes devoirs anthropologiques de mère. Surtout par toi, qui ne t'y entends guère. Et surtout lorsque je t'aurai dit – et j'admets que tu l'avais prévu – que Dominique a fini par réapparaître avant-hier. Bon, j'aurais pu t'en informer dès les premières lignes. Mais tu semblais si sûr de toi... Et puis la réapparition fut brève : le temps de déposer du linge sale, d'en prendre du propre, de finir la bouteille de lait, et Dominique avait de nouveau disparu. L'air radieux, paraît-il. Je n'étais pas là, une réunion... L'appartement était presque vide, chaque membre de ma famille éthiopienne vaquant dehors à ses occupations, y compris la grand-mère qui vaquait dans le jardin public à son inoccupation. Seul le *pater familias* – auquel j'ai fini par trouver un autre emploi, dans la cuisine d'une proche brasserie – était sur place, repassé chez moi pendant sa pause d'après-midi. C'est lui qui a assisté au passage express de Dominique et lui a donc trouvé, dans son anglais à lui, l'air *joycefull*. Il m'a aussi dit qu'il trouvait Dominique bien jeune pour vivre de la sorte mais que de fait, dans son pays, les enfants apprenaient très tôt à circuler par eux-mêmes. Je lui ai dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que je ne m'inquiétais pas – d'ailleurs Dominique est aussi de retour dans sa classe depuis hier matin, tout en continuant à s'éclipser chaque soir après les cours. J'ai dit au brave homme que tout allait pour le mieux. Après quoi il a voulu m'embrasser – c'est un bel homme, longiligne et musculeux, avec de très raides moustaches – , mais j'ai considéré que le moment n'était pas encore venu.

Ce qui est vrai, c'est que je ne m'inquiète vraiment pas pour Dominique, et que je ne veux pas non plus que tu te préoccupes à l'excès de ce qui se passe. D'ailleurs, tu ne sembles pas vraiment préoccupé. Si seulement tu pouvais consacrer tes pensées à me désirer plutôt qu'à faire mine de me culpabiliser ! Mais peut-être veux-tu que nous abordions enfin LA question, je veux dire celle autour de laquelle nous tournons depuis la naissance de Dominique ?

Je ne sais si nous le voulons.

Je t'adore.

Hélène.

De : boris.courbet@mondial.com

Envoyé : jeudi 7 novembre 2019 à 01:42

À : helene.delatre@mondial.com

Objet : Amadou

Ma belle et douce Hélène, je veux bien te parler du vent. C'est là qu'est, non pas la question, mais la réponse. Je suis fils du vent, et cela se transmet de génération en génération. Tu sais bien, le vent, celui qui vient, je te cite, « fouetter le visage, entortiller les cheveux et hérissier tout le corps ». Ce vent que les hommes s'obsèdent à vouloir maîtriser, pensant y parvenir avec leurs bateaux à voile et leurs moulins en tous genres. Ces vents qui rendent fou, comme celui d'autan qui vit grimper un manant sur le toit d'un clocher pour y détruire, dans un inquiétant délire, le coq girouette. Mais ce vent, pour tout dire, est un maître en humilité. Nul ne connaît jamais ses causes ni ne décide de sa direction, pas même lui-même. Si bien qu'on se résout à saluer, et parfois à subir, ses effets. Sans se priver de les exploiter, mais si modestement ! Par exemple : Dominique sur un char à voile, au petit matin, à marée basse : t'en souviens-tu ? Sa majesté le vent, toute pétrie d'humilité soit-elle, n'en est pas moins rétive aux humiliations. On la croit susceptible. Elle est susceptible du pire, capable d'ouragans, parfois pour une broutille céleste ; or, pas de quoi écrabouiller tant de pauvres gens tout en dessous ! Et puis les tempêtes et le cauchemar salé des naufrages ! Les vents de sable et comment s'en protéger ? Je veux bien croire avec toi que mon parc de soixante éoliennes frise la provocation. Imaginer même que le méga-centre de données ainsi alimenté – tu sais, celui qui t'excite jusqu'à la dynamite – imaginer donc qu'il en vienne à collecter et traiter toutes les données permettant de « comprendre d'où vient le vent » ! Quelle humiliation ce serait pour une majesté qui n'a ni besoin ni envie d'être comprise...

Moi, je ne voulais pas en arriver là. Fils du vent, c'est d'abord se laisser porter, filer à une autre guise que la sienne et ne s'opposer à rien. J'ai aimé cette jeunesse que j'ai passée sur les voiliers. Après quoi ces années sur les hauts chantiers m'ont laissé quelques beaux souvenirs. Tu m'as connu là, les mains calleuses. Je ne saurai dire comment ni pourquoi je me trouve maintenant à construire des éoliennes, sans nier avoir suivi des cours du soir pour cela. Ce que j'ai bien moins aimé. J'avais chaque nuit des rêves de cerf-volant, mais j'ai eu mon diplôme. Et puis me voici à Lumel. Fils du vent, cela veut dire : considérer avec indifférence les flux comme ils vont, comme ils te font, comme ils te portent, et juste savoir que là est le sel de la vie. Je suis sans doute où il fallait que je sois, ni plus ni moins qu'une feuille d'automne. On ne s'oppose pas au vent, il dispose de nous et on dispose de lui.

Sur le pont de mes premiers bateaux, j'ai découvert le briquet d'amadou, cet objet magique auquel j'allumais mes premières pipes et ma lampe à pétrole. L'amadou transformait le vent en braise et en flamme par la grâce d'une étincelle saisie par la volonté brute du vent. C'est ainsi que j'ai appris à apprécier le vent, parce que nous avons su nous comprendre en un clin d'œil, en un frottement de silex. J'ai eu d'autres occasions heureuses de frapper le briquet d'amadou, à l'extrémité d'une jetée, au sommet d'une tour, le long des falaises ... et ce soir en t'écrivant, la fenêtre ouverte sur la plaine. En songeant aux frottements qui nous enflammèrent aussi, toi et moi.

Tu sais tout, maintenant. Notre enfant, j'aurais aimé, j'aurais pu l'appeler Amadou. Je n'ai jamais osé te le dire. J'ai préféré l'appeler Dominique pour qu'on lui fiche la paix, qu'on évite de trouver un jour ou l'autre ses pales pas assez pâles, que sais-je encore ? Mon fils n'en est pas moins petit-fils et, à

son tour, fils du vent. Il ne fuit rien, il ne rejoint rien, il se laisse porter, et pour l'instant tu lui fais un vent érythréen, un vent de dessus et dessous les acacias, un vent qui pousse à l'exil. Je ne sais pas si je t'approuve. Mais je t'aime au-delà de toute approbation. Dis-lui, à l'entrée de tes classes, à quel point je l'aime aussi. J'attends de ses nouvelles.

Ton Boris.

De : helene.delatre@mondial.com

Envoyé : jeudi 7 novembre 2019 à 20h17

À : boris.courbet@mondial.com

Objet : Dominique

Ton fils ? Mais tu sais bien que Dominique est ma fille, celle que je n'ai jamais eue !

Veux-tu de nouveau me faire croire que Dominique est ton fils, celui que tu n'as jamais eu ?

Nous faire croire que Dominique est l'enfant que nous n'avons jamais eu ?

Bien sûr Dominique, comme tout enfant, a des parents mais nous, nous n'avons pas d'enfant. Ou plus vraiment ...

Moi qui fais métier de les instruire, j'ai appris d'eux que les enfants n'appartiennent à personne.

Et toi, tu devrais savoir que les enfants que l'on abandonne, trop légers, aux volontés du vent sont comme lui : invisibles. Mais qu'ils ne sont pas rien pour autant. On ne s'oppose pas à eux, c'est à peine si on en dispose.

Dominique nous a poussés dans les bras l'un de l'autre, Dominique était entre nous avant notre première étreinte, Dominique nous a arrachés des bras l'un de l'autre, Dominique nous réunit à distance, Dominique peut tout pour nous, nous ne pouvons rien pour Dominique. Tu n'es peut-être pas son père. Je ne suis peut-être pas sa mère. Tu élèves des éoliennes, que tu prends pour tes filles. J'élève les enfants des autres, que je prends pour les miens. Mais nous n'élevons pas Dominique. C'est à peine si Dominique nous élève, nous qui, à son contact, restons si bas : au niveau de ces chaussures que je prétends certes lui avoir acheté par sollicitude pour lui permettre d'explorer le monde sans trop se blesser, au niveau de ces mollets que tu prétends certes lui avoir musclé par l'effort pour lui permettre d'aborder les reliefs sans trop se fatiguer. Mais le fait est que nous n'avons jamais su nous hisser ne serait-ce qu'à la hauteur de ses petits genoux si ronds. « *Ce que je noue* », pourrait nous dire Dominique, « *c'est le lacet qui lie vos 'je' et votre 'nous', après quoi je m'en vais explorer sans vous la pente de mon enfance, souliers aux pieds et jarret solide* ».

Non, je ne délire pas, mon vieux Boris, c'est bête comme chou, comme ce chou qui a vu naître notre enfant avec la mission surhumaine de nous tenir ensemble – ton 'je' et le mien, et notre 'nous'

incandescent. Considérant que sa mission était peu ou prou remplie, Dominique a fini par estimer que sa présence auprès de nous devenait facultative et que nous pouvions sans doute nous en passer. C'est ainsi que Dominique, la chair de notre chair, a commencé à s'effacer. Par lassitude aussi de s'être trop souvent pris les pieds dans les fils de nos errances, de nos déménagements en série. Depuis sa naissance nous tournons l'un autour de l'autre. Mais c'est en baillant que Dominique nous regarde tourner. Il est clair à ses yeux que nous ne vivrons jamais ensemble. Un peu plus près l'un de l'autre, en vieillissant, peut-être ? Mais bon, dans l'immédiat, rien de passionnant quand on a son âge ! Donc Dominique se fait la malle en douce, j'en viens même à douter parfois de son existence. Cette semaine, ce sont de plus en plus souvent « mes » érythréens qui me donnent ou me demandent de ses nouvelles.

Et à propos de nouvelles, donc, puisque tu feins encore de toi aussi m'en demander, voilà quant à moi tout ce que je pouvais te dire à ce jour de ton fils et de ma fille. J'ai ajouté quelques précisions personnelles. Le tout en écoutant les Suites pour violoncelle de Bach. Je te les recommande. Ça change des vieux tubes qui parlent de mômes qui ne sont pas et ne seront jamais les nôtres !

J'espère t'avoir éclairé, et je t'embrasse tendrement.

Ton Hélène.

De : dominique.courbet.delatre@mondial.com

Envoyé : samedi 31 novembre 2019 à 20h17

À : boris.courbet@mondial.com ; helene.delatre@mondial.com

Objet : Dominique

Bien chers parents

Par la poésie de l'une et grâce à l'ingéniosité de l'autre, je finis par voir les éoliennes comme de grandes marguerites d'amour sur les pétales desquelles il ne me reste plus qu'à souffler. C'est ma nouvelle mission.

Je vous remercie sincèrement d'avoir rendu cela possible. Mes poumons sont gonflés à bloc, et je déborde d'énergie.

Et maintenant je vais ma route, sans honte et sans crainte. Vous n'avez jamais vraiment craint pour moi, pas vrai ? Alors *basta* les anecdotes ! Et tout d'abord les vôtres ! Je ne veux plus rien entendre. Débrouillez-vous sans moi. Je n'ai rien contre, en revanche, l'accès aux *big data* ! Ni même, soyons fous, contre un gâteau d'anniversaire.

Je vous embrasse tous les deux,

Dominique

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Dominique - 2020

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0578-2